

prince rendit porteur des ordres donnés pour sa perte à Joab même<sup>1</sup>. Dieu le punit par David, dont il flatta la passion. C'est alors plus que jamais qu'il devait le contredire; et faire sentir aux rois que c'est les servir que d'empêcher qu'ils ne trouvent des exécuteurs de leurs sanguinaires desseins.

IV<sup>e</sup> PROPOSITION.

Holoferne, sous Nabuchodonosor roi de Ninive et d'Assyrie.

Judith lui parle en ces termes<sup>2</sup>: « Vive Nabuchodonosor, roi de la terre! et vive sa puissance qu'il a mise en vous, pour la correction de toute âme errante! Non-seulement les hommes lui seront soumis par votre vertu, mais encore les bêtes lui obéiront. Car le bruit de votre sagesse s'est répandu par toutes les nations de l'univers. On sait, par toute la terre, que vous êtes le seul bon et le seul puissant dans tout son royaume; et le bon ordre que vous y établissez se publie dans toutes les provinces. »

Il paraît, par ces paroles, qu'il n'était pas seulement chef des armes; mais encore qu'il avait la direction de toutes les affaires, et qu'il avait la réputation de faire régner la justice, et de réprimer les injures et les violences.

Son zèle pour le roi son maître éclate dans ses premières paroles à Judith<sup>3</sup>: « Soyez en repos et ne craignez rien: je n'ai jamais nui à ceux qui sont disposés à servir le roi Nabuchodonosor. »

Partout il parle avec raison, avec dignité. Les ordres qu'il donne dans la guerre seront approuvés de tous les gens du métier; et on ne trouve rien à désirer à ses précautions dans les marches; ni à sa prévoyance pour les recrues, et la subsistance des troupes.

Il ne faut point attendre de religion des hommes ambitieux. « Si votre Dieu accomplit la promesse que vous me faites, de me livrer votre peuple, il sera mon Dieu comme le vôtre<sup>4</sup>. » Le dieu des âmes superbes est toujours celui qui contente leur ambition.

« C'était un opprobre, parmi les Assyriens, si une femme se moquait d'un homme<sup>5</sup>; » en conservant sa pudeur. Les gens de guerre, pardessus les autres, se piquent de ces malheureuses victoires, et regardent un sexe infirme comme la proie assurée d'une profession si brillante.

Holoferne, possédé de cette passion insensée, parut hors de lui-même à la vue de l'étonnante

<sup>1</sup> II. Reg. XI, 14, 15, 17.

<sup>2</sup> Judith. XI, 5, 6.

<sup>3</sup> Ibid. I.

<sup>4</sup> Ibid. XI, 21.

<sup>5</sup> Ibid. XII, 11.

beauté de Judith; et la grâce de ses discours acheva sa perte. La raillerie s'en mêla: « Quelle agréable conquête que celle d'un pays qui nourrit un si beau sang! et quel plus digne sujet de nos combats<sup>1</sup>? » L'aveugle Assyrien se mit en joie; enivré d'amour plus que de vin, il ne songeait qu'à contenter ses désirs.

On croit ces passions, qui, dit-on, ne font tort à personne, innocentes ou indifférentes dans les hommes de commandement. C'est par là que périt Holoferne, un si habile homme d'ailleurs. C'est par là que se ruinèrent les affaires de l'Assyrie, et d'un si grand roi. Chacun en sait l'événement, à la honte éternelle des grandes armées. Une femme les met en déroute par un seul coup de sa faible main, plus aisément que n'auraient fait cent mille combattants.

Si on voulait raconter tous les malheurs, tous les désordres, tous les contre-temps que les histoires rapportent à ces passions, qu'on ne juge pas indignes des héros, le récit en serait trop long; et il vaut mieux marquer ici d'autres caractères.

V<sup>e</sup> PROPOSITION.

Aman, sous Assuérus, roi de Perse.

L'aventure est si célèbre, et le caractère si connu, qu'il en faudra toucher les principaux traits.

« Le roi Assuérus éleva Aman au-dessus de tous les grands du royaume. Et tous les serviteurs du roi fléchissaient le genou, et adoraient le favori, comme le roi l'avait commandé; excepté le seul Mardochee<sup>2</sup>. » Il était Juif, et sa religion ne lui permettait pas une adoration qui tenait de l'honneur divin.

Aman, enflé de sa faveur, « appela sa femme et ses amis, et commença à leur vanter ses richesses, le grand nombre de ses enfants, et la gloire où le roi l'avait élevé<sup>3</sup>. » Tout concourait à sa grandeur, et la nature même semblait seconder les volontés du roi. Et il ajouta, comme le comble de sa faveur: « La reine même n'a invité que moi seul au festin qu'elle donne au roi, et demain j'aurai cet honneur. Mais quoique j'aie tous ces avantages, je crois n'avoir rien, quand je vois le Juif Mardochee qui, à la porte du roi, ne branle pas de sa place à mon abord<sup>4</sup>. »

Ce qui flatte les ambitieux, c'est une image de toute-puissance qui semble en faire des dieux sur la terre. On ne peut voir sans chagrin l'endroit par où elle manque, et tout paraît man-

<sup>1</sup> Judith. X, 18.

<sup>2</sup> Esth. II, 1, 2.

<sup>3</sup> Ibid. V, 10, 11.

<sup>4</sup> Esth. V, 12, 13.

quer par ce seul endroit: plus l'obstacle qu'on trouve à ses grandeurs paraît faible, plus l'ambition s'irrite de ne le pas vaincre; et tout le repos de la vie en est troublé.

Par malheur pour le favori il avait une femme aussi hautaine et aussi ambitieuse que lui. « Faites élever, lui dit-elle<sup>1</sup>, une potence de cinquante coudées; et faites-y pendre Mardochee. Ainsi vous irez en joie au festin du roi. » Une vengeance éclatante et prompte est aux âmes ambitieuses le plus délicat de tous les mets. « Ce conseil plut au favori: et il fit dresser le funèbre appareil. »

« Mais il jugea peu digne de lui de mettre les mains sur Mardochee seul, et il résolut de perdre à la fois toute la nation<sup>2</sup>: » soit qu'il voulût couvrir une vengeance particulière sous un ordre plus général; soit qu'il s'en prit à la religion, qui inspirait ce refus à Mardochee; soit qu'il se plût à donner à l'univers une marque plus éclatante de son pouvoir, et que le supplice d'un seul particulier fût une trop légère pâture à sa vanité.

Le prétexte ne pouvait pas être plus spécieux. « Il y a un peuple, dit-il au roi<sup>3</sup>, dispersé par tout votre empire, qui trouble la paix publique par ses singularités. » Personne ne s'intéresse à la conservation d'une nation si étrange. Ils sont en divers endroits, remarque-t-il, sans pouvoir s'entre-secourir, et il est facile de les opprimer. C'est une race désobéissante à vos ordres, ajoute cet artificieux ministre, dont il faut réprimer l'insolence. On ne pouvait pas proposer à un roi une vue politique mieux colorée; la nécessité et la facilité concouraient ensemble. Aman d'ailleurs, qui savait que souvent les plus grands rois, pour le malheur du genre humain, au milieu de leur abondance, ne sont pas insensibles à l'augmentation de leurs trésors, ajouta pour conclusion<sup>4</sup>: « Ordonnez qu'ils périssent (et par la confiscation de leurs biens) je ferai entrer dix mille talents dans vos coffres. »

Le roi était au-dessus de la tentation d'avoir de l'argent; mais non au-dessus de celle de le donner pour enrichir un ministre si agréable, et qui lui parut si affectionné aux intérêts de l'État et de sa personne. « L'argent est à vous, dit-il<sup>5</sup>, faites ce que vous voudrez de ce peuple: et il lui donna son anneau pour sceller les ordres. »

Un favori heureux n'est plein que de lui-même. Aman n'imagine pas que le roi puisse compter

<sup>1</sup> Esth. V, 15.

<sup>2</sup> Ibid. III, 6.

<sup>3</sup> Ibid. 8.

<sup>4</sup> Ibid. 9.

<sup>5</sup> Ibid. III, 10, 11.

d'autres services que les siens. Ainsi, consulté sur les honneurs que le roi avait destinés à Mardochee qui lui avait sauvé la vie, il procure les plus grands honneurs à son ennemi, et à lui-même la plus honteuse humiliation. Les rois se plaisent souvent à donner les plus grands dégoûts à leurs favoris, ravis de se montrer maîtres. Il fallut qu'Aman marchât à pied devant Mardochee, et qu'il fût le héraut de sa gloire dans toutes les places publiques<sup>1</sup>. On vit dès lors et on lui prédit l'ascendant que Mardochee allait prendre sur lui; et sa perte s'approchait.

Vint enfin le moment du festin fatal de la reine<sup>2</sup>, dont le favori s'était tant enorgueilli. Les hommes ne connaissent point leur destinée. Les ambitieux sont aisés à tromper, puisqu'ils aident eux-mêmes à la séduction, et qu'ils ne croient que trop aisément qu'on les favorise. Ce fut à ce festin, tant désiré par Aman, qu'il reçut le dernier coup, par la juste plainte de cette princesse. Le roi ouvrit les yeux sur le conseil sanguinaire que lui avait donné son ministre, et il en eut horreur. Pour comble de disgrâce, le roi, qui vit Aman aux pieds de la reine pour implorer sa clémence, s'alla encore mettre dans l'esprit qu'il entreprenait sur son honneur, chose qui n'avait pas la moindre apparence en l'état où était Aman. Mais la confiance une fois blessée se porte aux sentiments les plus extrêmes. Aman périt; et déçu par sa propre gloire, il fut lui-même l'artisan de sa perte, jusqu'à avoir fabriqué la potence où il fut attaché, puisque ce fut celle qu'il avait préparée à son ennemi.

## ARTICLE IV.

*Pour aider le prince à bien connaître les hommes, on lui en montre en général quelques caractères, tracés par le Saint-Esprit dans les livres de la Sagesse.*

## PREMIÈRE PROPOSITION.

Qui sont ceux qu'il faut éloigner des emplois publics, et des cours mêmes, s'il est possible.

Nous avons remarqué ailleurs qu'une des plus nécessaires connaissances du prince était de connaître les hommes. Nous lui avons facilité cette connaissance, en réalisant dans plusieurs particuliers des caractères marqués en bien et en mal. Nous allons encore tirer des livres de la Sagesse des caractères généraux qui feront connaître qui sont ceux qu'il faut éloigner des emplois publics, et des cours mêmes, s'il se peut.

Il y en a qui ne trouvent rien de bon que ce

<sup>1</sup> Esth. VI, 1, 2 et seq.

<sup>2</sup> Ibid. VII, 1, 2 et seq.

qu'ils pensent, rien de juste que ce qu'ils veulent; ils croient avoir renfermé dans leur esprit tout ce qu'il y a d'utile et de bon sens, sans vouloir rien écouter. C'est à ceux-là que Salomon dit<sup>1</sup>: « Ne soyez point sage en vous-même. » Et ailleurs<sup>2</sup>: « Le fou n'entend rien que ce qu'il a dans sa tête; et les paroles prudentes n'y ont point d'entrée. » Et enfin<sup>3</sup>: « L'insensé croit tous les jours avoir raison; le sage écoute conseil. »

Il y a aussi « l'innocent, qui croit à toute parole: mais le sage (tient le milieu), et considère ses pas<sup>4</sup>. » C'est le parti que le prince prudent doit toujours suivre.

« Le brouillon cause des procès, et le discoureur sépare les princes<sup>5</sup>, » en disant indiscrètement ce qui nuit, comme ce qui sert.

« L'homme a deux langues (a deux paroles): le menteur et le brouillon affecte un langage simple; mais il pénètre dans le sein<sup>6</sup>. » Il y laisse des impressions, et fait des blessures profondes, par ses rapports déguisés.

« Chassez le railleur et le moqueur, et la contention s'en ira avec lui; les disputes et les injures cesseront<sup>7</sup>. »

Surtout craignez le flatteur, qui est le vice des cours, et la peste de la vie humaine. « Les morsures de l'ami (qui ne vous offense qu'en disant la vérité) valent mieux que les baisers trompeurs d'un ennemi<sup>8</sup>, » qui se cache sous une belle apparence.

Le fanfaron, « celui qui se vante et s'exalte, fait des querelles<sup>9</sup>. » A chaque mot, on se sent poussé à le contredire.

« L'homme qui se hâte de s'enrichir ne sera point innocent. » Et ailleurs<sup>10</sup>: « La pauvreté pousse au crime; et le désir des richesses aveugle<sup>11</sup>. » Les fortunes précipitées sont suspectes. Le bien médiocre qu'on a de ses pères, fait présumer une bonne éducation.

« L'impatient ne se sauvera pas de la perte<sup>12</sup>. » Les affaires se gâtent entre ses mains, par la précipitation et les contre-temps.

Au contraire, « l'esprit paresseux et irrésolu veut et ne veut pas<sup>13</sup>. » Il ne sait jamais se déterminer: tout lui échappe des mains, parce que, ou il ne donne point aux affaires le temps de

<sup>1</sup> Prov. III, 7.

<sup>2</sup> Ibid. XVIII, 2.

<sup>3</sup> Ibid. XII, 15.

<sup>4</sup> Ibid. XIV, 15.

<sup>5</sup> Ibid. XVI, 28.

<sup>6</sup> Ibid. XVIII, 8; XXVI, 22.

<sup>7</sup> Ibid. XXVII, 10.

<sup>8</sup> Ibid. XXVII, 6.

<sup>9</sup> Prov. XXVIII, 25.

<sup>10</sup> Ibid. 20.

<sup>11</sup> Eccl. XXVII, 1.

<sup>12</sup> Prov. XIX, 19.

<sup>13</sup> Ibid. XIII, 4.

mûrir, ou il ne connaît point les moments. Et parce qu'il a ouï dire qu'il ne faut rien précipiter, et que « celui dont le pied va vite tombera<sup>1</sup>, » il se croit plus sage, dans sa lenteur, que sept « sages qui prononcent des sentences<sup>2</sup>; dont les paroles sont autant d'oracles. »

Pour éviter ces inconvénients, la décision du Sage est que « toute affaire a son moment, et son occasion<sup>3</sup>. » Il ne faut ni la laisser échapper, ni trop aller au-devant; mais l'attendre, et veiller toujours.

Vous êtes toujours en joie, toujours content de vous-même. Vous ne voyez rien: les choses humaines ne portent pas ce perpétuel transport. C'est ce qui fait dire à l'Ecclésiaste<sup>4</sup>: « Le cœur du sage est celui où il y a de la tristesse; et le cœur de l'insensé est celui qui est toujours dans la joie. »

« Ne soyez point trop juste, ni plus sage qu'il ne faut, de peur que vous ne deveniez comme un stupide<sup>5</sup>, » sans vie et sans mouvement. Être trop scrupuleux, c'est une faiblesse. Vouloir assurer les choses humaines, plus que leur nature ne le permet, c'en est une autre, qui fait tomber non-seulement dans la léthargie et dans l'engourdissement, mais encore dans le désespoir.

Il y a un vice contraire, de tout oser sans mesure, de ne faire scrupule de rien. Et le Sage le reprend aussitôt après: « N'agissez pas comme un impie<sup>6</sup>. » Ne vous affermissiez pas dans le crime, comme s'il n'y avait point de loi ni de religion pour vous.

Ceux qui songent à contenter tout le monde, et nagent comme incertains entre deux partis; ou qui se tournent tantôt vers l'un ou tantôt vers l'autre, sont ceux dont il est écrit<sup>7</sup>: « Le cœur qui entre en deux voies (et qui veut tromper tout le monde) aura un mauvais succès. » Il n'aura ni ami fidèle, ni alliance assurée, et il mettra à la fin tout le monde contre lui.

C'est à de tels esprits que le Sage dit<sup>8</sup>: « Ne tournez point à tout vent; n'entrez point en toute voie, et n'ayez point une langue double. » Que vos démarches soient fermes; que votre conduite soit régulière, et que la sûreté soit dans vos paroles.

« N'ayez point la réputation d'un brouillon, et qu'on ne vous confonde point par vos paroles<sup>9</sup>. »

<sup>1</sup> Prov. XIX, 2.

<sup>2</sup> Ibid. XXVI, 16.

<sup>3</sup> Eccl. VIII, 6.

<sup>4</sup> Ibid. VII, 5.

<sup>5</sup> Ibid. 17.

<sup>6</sup> Ibid. 18.

<sup>7</sup> Eccl. III, 28.

<sup>8</sup> Ibid. V, 11.

<sup>9</sup> Ibid. 16.

Tels sont ceux à qui on ne cesse de reprocher la légèreté de leurs paroles, qui se détruisent les unes les autres.

Ceux qui s'ingèrent auprès des rois, qui se veulent rendre nécessaires dans les cours, sont notés par cette sentence<sup>1</sup>: « Ne vous empressez pas à paraître sage auprès des rois. » La sagesse ne se déclare qu'à propos. Ces gens, qui veulent toujours donner tous les bons conseils, sont ceux dont il est écrit<sup>2</sup>: « Tout conseiller vante son conseil, » et par là le rend inutile et méprisable.

L'homme avare doit être en exécution. « Celui qui est mauvais à lui-même, et qui se plaint tout ce qu'il goûte de ses biens, à qui sera-t-il bon? Il n'y a rien de plus mauvais que celui qui s'envie à lui-même son soulagement; et c'est la juste punition de sa malice<sup>3</sup>. »

Enfin les caractères les plus odieux sont réunis et marqués dans ces paroles: « Il y a six choses que le Seigneur hait, dit le Sage<sup>4</sup>; et son âme déteste la septième: les yeux altiers, la langue amie du mensonge, les mains qui répandent le sang innocent, le cœur qui forme de noirs desseins, les pieds légers pour courir au mal, le faux témoin; enfin celui qui sème la discorde parmi ses frères. »

#### II<sup>e</sup> PROPOSITION.

On propose trois conseils du Sage contre trois mauvais caractères.

« Ne vous opposez point à la vérité; et si vous vous êtes trompé, humiliez-vous<sup>5</sup>. » Qui est le mortel qui ne se trompe jamais? Faites un bon usage de vos fautes, et qu'elles vous éclairent pour une autre occasion.

« Ne rougissez pas d'avouer vos fautes; mais ne vous laissez pas redresser par tout le monde<sup>6</sup>: » comme sont les hommes faibles, qui se désespèrent et perdent courage.

« Ne résistez pas à celui dont la puissance est supérieure; et n'allez pas contre le torrent, ou contre le courant du fleuve, qui entraîne tout<sup>7</sup>. » Le téméraire croit tout possible, et rien ne l'arrête.

Voici encore trois caractères maudits par le Sage.

« Malheur au cœur double, qui marche en deux voies<sup>8</sup>; » et fait son fort du déguisement et de l'inconstance!

« Malheur au cœur lâche (qui se laisse abat-

<sup>1</sup> Eccl. VII, 5.

<sup>2</sup> Ibid. XXXVII, 8.

<sup>3</sup> Ibid. XIV, 5, 6.

<sup>4</sup> Prov. VI, 16, 17, 18, 19.

<sup>5</sup> Eccl. IV, 30.

<sup>6</sup> Ibid. 31.

<sup>7</sup> Ibid. IV, 32.

<sup>8</sup> Ibid. II, 14.

tre au premier coup), faute de mettre sa confiance en Dieu<sup>1</sup>! »

« Malheur à celui qui perd la patience<sup>2</sup>, » qui se lasse de poursuivre un bon dessein!

#### III<sup>e</sup> PROPOSITION.

Le caractère de faux ami.

C'est celui qu'il faut le plus observer. Nous l'avons déjà remarqué; mais on ne peut trop le faire observer au prince, pour l'en éloigner: puisque c'est la marque la plus assurée d'une âme mal élevée, et d'un cœur corrompu.

« Tout ami dit: J'ai fait un ami<sup>3</sup>, » et ce lui est une grande joie. « Mais il y a un ami, qui n'est ami que de nom: n'est-ce pas de quoi s'affliger jusqu'à la mort, » quand on voit l'abus d'un nom si saint?

Cet ami de nom seulement, « est l'ami selon le temps; et qui vous abandonne dans l'affliction<sup>4</sup>, » lorsque vous avez le plus besoin d'un tel secours.

« Il y a l'ami compagnon de la table<sup>5</sup>. » Il ne cherche que son plaisir; et vous quitte dans l'adversité.

« L'ami qui trahit le secret de son ami, est le désespoir d'une âme malheureuse<sup>6</sup>, » qui ne sait plus à qui se fier, et ne voit nulle ressource à son malheur.

« Mais il y a encore un ami plus pernicieux. C'est celui qui va découvrir les haines cachées; et ce qu'on a dit dans la colère, et dans la dispute<sup>7</sup>. » Il y a l'ami léger et volage, qui « ne cherche qu'une occasion, un prétexte pour rompre avec son ami: c'est un homme digne d'un éternel opprobre<sup>8</sup>. » Un homme qui fait paraître une fois en sa vie un tel défaut, est caractérisé à jamais, et fait l'horreur éternelle de la société humaine.

#### IV<sup>e</sup> PROPOSITION.

Le vrai usage des amis et des conseils.

« Le fer s'aiguise par le fer; et l'ami aiguise les vues de son ami<sup>9</sup>. »

Le bon conseil ne donne pas de l'esprit à qui n'en a pas; mais il excite, il éveille celui qui en a: « Il faut avoir un conseil en soi-même<sup>10</sup>, » si l'on veut que le conseil serve. Il y a même des cas

<sup>1</sup> Eccl. II, 15.

<sup>2</sup> Ibid. 16.

<sup>3</sup> Ibid. XXXVII, 1.

<sup>4</sup> Ibid. VI, 8.

<sup>5</sup> Ibid. 10.

<sup>6</sup> Ibid. XXVII, 24.

<sup>7</sup> Ibid. VI, 9.

<sup>8</sup> Prov. XVIII, 1.

<sup>9</sup> Ibid. XXVII, 17.

<sup>10</sup> Eccl. XXXVII, 8.

où il se faut conseiller soi-même. Il faut se sentir, et prendre sur soi certaines choses décisives, où l'on ne peut vous conseiller que faiblement.

La règle que le Sage donne pour les amitiés est admirable. « Séparez-vous de votre ennemi ; » ne lui donnez point votre confiance : « mais prenez garde à l'ami<sup>1</sup> ; » n'en épousez point les passions.

V<sup>e</sup> PROPOSITION.

L'amitié doit supposer la crainte de Dieu.

« Un bon ami est un remède d'immortalité et de vie ; celui qui craint Dieu, le trouvera<sup>2</sup>. » La crainte de Dieu donne des principes ; et la bonne foi se maintient sous ses yeux qui percent tout.

VI<sup>e</sup> PROPOSITION.

Le caractère d'un homme d'État.

« Le conseil est dans le cœur de l'homme comme une eau profonde : l'homme sage l'éprouvera<sup>3</sup>. » On ne le découvre point, tant ses conduites sont profondes, mais il sonde le cœur des autres ; et on dirait qu'il devine, tant ses conjectures sont sûres.

Il ne parle qu'à propos ; car « il sait le temps et la réponse<sup>4</sup>. » Isaïe l'appelle Architecte<sup>5</sup>. Il fait des plans pour longtemps ; il les suit, il ne bâtit pas au hasard.

L'égalité de sa conduite est une marque de sa sagesse, et le fait regarder comme un homme assuré dans toutes ses démarches. « L'homme de bien dans sa sagesse demeure comme le soleil ; le fou change comme la lune<sup>6</sup>. » Le vrai sage ne change point ; on ne le trouve jamais en défaut. Ni humeur ni prévention ne l'altère.

VII<sup>e</sup> PROPOSITION.

La piété donne quelquefois du crédit, même auprès des méchants rois.

Élisée disait à la Sunamite<sup>7</sup> : « Avez-vous quelque affaire ? et voulez-vous que je parle au roi, ou au chef de la justice ? » L'impie Achab même, qui était ce roi, l'appelait, Mon père<sup>8</sup>.

« Hérode craignait saint Jean-Baptiste, sachant que c'était un homme saint et juste ; et quoiqu'il le tint en prison, il l'écoutait volontiers, et faisait beaucoup de choses à sa considération<sup>9</sup>. » A la fin pourtant on sait le trai-

<sup>1</sup> Eccl. VI, 13.

<sup>2</sup> Ibid. 16.

<sup>3</sup> Prov. XX, 5.

<sup>4</sup> Eccl. VIII, 5.

<sup>5</sup> Is. III, 3.

<sup>6</sup> Eccl. XXVII, 12.

<sup>7</sup> IV. Reg. IV, 13.

<sup>8</sup> Ibid. VI, 21.

<sup>9</sup> Marc. VI, 20.

tement qu'il lui fit. Et Achab en préparait un semblable à Élisée : « Que je sois maudit de Dieu, dit ce prince<sup>1</sup>, si aujourd'hui la tête d'Élisée est sur ses épaules ! »

La religion se fait craindre à ceux-là même qui ne la suivent pas : mais la terreur superstitieuse qui est sans amour, rend l'homme faible, timide, défiant, cruel, sanguinaire ; et tout ce que veut la passion.

VIII<sup>e</sup> PROPOSITION.

La faveur ne voit guère deux générations.

Quels plus grands services que ceux de Joseph ? Il avait gouverné l'Égypte quatre-vingts ans avec une puissance absolue, et avait eu tout le temps de s'affermir lui et les siens. « Cependant il vint un nouveau roi qui ne connaissait pas Joseph<sup>2</sup>. » Le prince oublia que l'État lui devait non-seulement sa grandeur, mais encore son salut ; et il ne songea plus qu'à perdre ceux que son prédécesseur avait favorisés.

IX<sup>e</sup> PROPOSITION.

On voit auprès des anciens rois un conseil de religion.

S'il fallait parler ici du ministère prophétique, nous avons vu Samuel auprès de Saül, l'interprète des volontés de Dieu<sup>3</sup>. Nathan, qui reprit David de son péché, entra dans les plus grandes affaires de l'État<sup>4</sup>.

Mais, outre cela, nous connaissons un ministère, plus ordinaire, puisque Ira est nommé « le prêtre de David<sup>5</sup>. » Zabud était celui de Salomon ; et il est appelé « l'ami du roi<sup>6</sup> : » marque certaine que le prince l'appelait à son conseil le plus intime ; et sans doute principalement en ce qui regardait la religion et la conscience.

On peut rapporter en cet endroit le conseil du Sage<sup>7</sup> : « Ayez toujours avec vous un homme saint, dont l'âme revienne à la vôtre, et qui, voyant vos chutes (secrètes) dans les ténèbres, les pleure avec vous, » et vous aide à vous redresser.

<sup>1</sup> IV. Reg. VI, 31.

<sup>2</sup> Exod. I, 8, 9, 10.

<sup>3</sup> I. Reg. X, XI, XII, XIII, XV, XVI.

<sup>4</sup> III. Reg. I, 10, 12, 23, 24.

<sup>5</sup> II. Reg. XX, 26.

<sup>6</sup> III. Reg. IV, 5.

<sup>7</sup> Eccl. XXXVII, 15, 16.

## ARTICLE V.

*De la conduite du prince dans sa famille ; et du soin qu'il doit avoir de sa santé.*

## PREMIÈRE PROPOSITION.

La sagesse du prince paraît à gouverner sa famille, et à la tenir unie pour le bien de l'État.

Nous avons déjà remarqué que « les fils de David étaient les premiers sous la main du roi<sup>1</sup>, » pour exécuter ses ordres. Ils sont nommés, dans les Septante, Aularques, c'est-à-dire, princes de la Cour, pour la tenir tout unie aux intérêts de la royauté.

Pour mettre la paix dans sa famille, il régla la succession en faveur de Salomon, ainsi que Dieu l'avait ordonné par la bouche du prophète Nathan<sup>2</sup>. La règle était de la donner à l'aîné<sup>3</sup>, si le roi n'en ordonnait autrement. Et c'est encore la coutume des rois d'Orient.

L'indulgence de David, « qui ne voulut point contrister Amnon, son fils aimé<sup>4</sup>, » celui qui viola Thamar, sa sœur, est reprise dans l'Écriture. Il souffrit aussi trop tranquillement les entreprises d'Absalon, qui était devenu l'aîné, et qui voulut envahir le trône. Mais Dieu le voulait punir ; et sa facilité, suivie d'une rébellion si affreuse, laissa un terrible exemple à lui et à tous les rois qui ne savent pas se rendre maître de leur famille.

Ainsi, quoiqu'il eût encore une excessive indulgence pour Adonias, qui était l'aîné après Absalon, dès qu'il sut qu'il en abusait jusqu'à prétendre au royaume, contre sa disposition expresse et déclarée, et qu'il avait dans ses intérêts contre Salomon les princes ses frères, avec la plupart des grands du royaume, il détruisit la cabale dans sa naissance, en faisant au lit de la mort sacrer son fils Salomon, et donna la paix à l'État<sup>5</sup>.

On sait les derniers ordres qu'il laissa au roi son fils, pour le bien de la religion et des peuples. A ce moment, Dieu lui inspira ce divin psaume, dont le titre est, Pour Salomon, qui commence par ces beaux mots<sup>6</sup> : « O Dieu, donnez votre jugement au roi et votre justice au fils du roi ! » Tout n'y respire que paix, abondance, bonheur des pauvres soulagés sous la protection et la justice du nouveau roi, qui en devait abattre les oppresseurs. C'est l'héritage qu'il laisse à son fils, et à tout son peuple, en leur promettant un règne heureux.

<sup>1</sup> Paralip. XVIII, 17.

<sup>2</sup> II. Reg. VII, 12, 13 et seq.

<sup>3</sup> III. Reg. I, 5, 6 ; et II, 15, 22.

<sup>4</sup> II. Reg. XIII, 21.

<sup>5</sup> III. Reg. I, 6, 9 et seq.

<sup>6</sup> Ps. LXXI.

Il y avait déjà longtemps qu'on lui avait dédié le psaume intitulé : « Pour le bien-aimé<sup>1</sup>, » où les enfants de Coré virent en esprit le règne de Salomon, où florissait la paix. Salomon y est exhorté « à la vérité, à la douceur et à la justice<sup>2</sup>. » C'étaient les souhaits de David ; et c'est par là que son règne devait figurer celui du Messie, qui était le vrai fils de David.

Pour ne rien omettre, la reine, fille du roi Pharaon, destinée à Salomon pour épouse, y est marquée ; et sous le nom de David, on lui adressait ces paroles<sup>3</sup> : « Écoutez ma fille, et voyez ; et obliez votre peuple, et la maison de votre père, » toute royale et tout éclatante qu'elle est, et épousez les intérêts de la famille où vous entrez. Vous en serez récompensée « par l'amour du roi, qui sera « épris de vos beautés<sup>4</sup> ; » et vous trouvera encore plus belle et plus ornée au dedans qu'au dehors. C'est ainsi qu'Israël intruisait ses reines, comme ses rois, par la bouche de David.

C'est cette reine, si parfaite et si aimable, sous la figure de qui Salomon a chanté l'époux et l'épouse, et les délices de l'amour divin. Ce roi magnifique la traita selon son mérite, et selon sa naissance. Il lui bâtit un palais superbe. Quoiqu'elle sût que, selon la coutume de ces temps, il y eût pour la magnificence de la cour, « soixante reines, et un nombre infini de femmes et de jeunes filles<sup>5</sup> ; » elle sentit que seule elle avait le cœur. Elle était la Sunamite, « l'unique par faite, que les reines et toutes les autres louaient<sup>6</sup>. » Cette reine, sans s'enorgueillir de ces avantages, se laissait conduire au sage roi son époux, et entra dans son esprit en lui disant : « Je vous mènerai dans le cabinet de ma mère : là vous m'enseignerez<sup>7</sup>, » par de douces insinuations. Et encore : « Ceux qui sont droits vous aiment<sup>8</sup>. » On n'est digne de vous aimer que lorsqu'on a le cœur droit ; et vous aimer, c'est la droiture.

De semblables instructions avaient fait imiter à Bethsabée, mère de Salomon, la pénitence de David. Et c'est dans cet esprit qu'elle parlait en ces termes à son fils<sup>9</sup> : « Que vous dirai-je, mon bien-aimé de mes entrailles, et le cher objet de mes vœux ? O mon fils, ne donnez point aux femmes vos richesses ; les rois se perdent eux-mêmes en les voulant enrichir. Ne donnez point, ô Lamuel (c'est ainsi qu'elle appelle Salomon), ne donnez point de vin aux rois, parce qu'il

<sup>1</sup> Ps. XLIV.

<sup>2</sup> Ibid. 5.

<sup>3</sup> Ibid. 11.

<sup>4</sup> Ibid. 12.

<sup>5</sup> Cant. VI, 7.

<sup>6</sup> Ibid. 8.

<sup>7</sup> Cant. VIII, 2.

<sup>8</sup> Ibid. I, 3.

<sup>9</sup> Prov. XXXI, 2, 3, 4, 5.